

# GUNNAR STAALESEN

## LE LOUP DANS LA BERGERIE



# GUNNAR STAALESEN

## LE LOUP DANS LA BERGERIE

Traduit du norvégien par Olivier Gouchet

Par un après-midi pluvieux, Varg Veum reçoit un coup de fil. Un avocat renommé qui veut faire suivre sa femme. Varg jette un coup d'œil fatigué aux factures qui s'empilent sur son bureau. Il refuse pourtant, « l'infidélité est ennuyeuse à mourir, c'est le plus désolant des péchés ». Mais le lendemain, un homme vient le trouver pour rechercher sa sœur. Sur la photo, bien sûr, la même femme. Cette fois, les ennuis peuvent commencer.

Détective privé jusqu'au bout des ongles, Varg Veum sillonne la nuit de Bergen, grosse ville côtière de Norvège.

*Le loup dans la bergerie* est le premier volume d'une série consacrée à Veum. Une dizaine d'ouvrages pour se frotter aux délices du polar venu du froid.

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Il fait des études de philologie et débute en littérature à 22 ans. Il se lance peu à peu dans le roman policier et crée en 1975 le personnage de Varg Veum, auquel il consacre toute une série d'ouvrages.

Tous les polars de Staalesen suivent les règles du genre à la lettre, avec brio. Et les problèmes existentiels du détective privé, ses conflits avec les femmes et son faible pour l'alcool sont l'occasion d'explorer, non sans cynisme, les plaies et les vices de la société.

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)



Le loup dans la bergerie

du même auteur  
chez le même éditeur

série des Varg Veum

*Pour le meilleur et pour le pire* (2002)

*La Belle dormit cent ans* (2002)

*La femme dans le frigo* (2003)

*La nuit, tous les loups sont gris* (2005)

*Anges déchus* (2005)

*Fleurs amères* (2008)

*Les chiens enterrés ne mordent pas* (2009)

*L'écriture sur le mur* (2011)

*Comme dans un miroir* (2012)

dans une autre collection

Le roman de Bergen (2007)

*1900 L'aube – tome I*

*1900 L'aube – tome II*

*1950 Le zénith – tome I*

*1950 Le zénith – tome II*

*1999 Le crépuscule – tome I*

*1999 Le crépuscule – tome II*

chez d'autres éditeurs

*Brebis galeuses* (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles en collection Folio Policier, et *Le roman de Bergen* en Points Seuil.

---

Ouvrage réalisé en partenariat avec  
le Centre National du Livre, Paris.

Gunnar Staalesen

Le loup dans la bergerie

traduit du norvégien par Olivier Gouchet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com  
www.gaia-editions.com

---

Titre original :  
*Bukken til havresekken*

Illustration de couverture :  
© Julien Chabot

---

© Steffen Kverneland, pour la caricature de Gunnar Staalesen  
© Gyldendal Norsk Forlag AS, 1977  
© Gaïa Éditions, 2001, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-277-9

# 1

Au commencement était le bureau et au bureau il y avait moi. Les pieds sur la table. Le bureau était rangé, on s'y retrouvait facilement. À gauche il y avait une pile de factures. À droite il y avait ce que je possédais en argent liquide : 10 couronnes et 30 øre. Dans un coin de la pièce se dressait une armoire de classement grise. Elle était vide. Un coffre-fort mural contenait tout ce que j'avais de valeur : le livret d'un compte-épargne affichant 503,75 couronnes. La porte double donnant sur la salle d'attente était entrouverte, mais personne n'y passa la tête.

Mon bureau se trouvait au bout d'un long couloir poussiéreux. J'avais pris la succession d'un médecin généraliste qui n'avait pas su diagnostiquer sa propre mort. L'air de la pièce était encore plein à craquer des soucis et tracas d'une génération entière. Mon bureau se situait au troisième étage d'une maison du Strandkai et seul le panorama m'empêchait de mourir d'ennui. Depuis la fenêtre, je voyais la vie grouillante du Marché aux poissons. De mon fauteuil j'avais le spectacle de tout le Fløi. Le flanc de la montagne était comme un miroir tendu aux années. La neige le recouvrait quinze jours par an. Les arbres dépouillés y courbaient l'échine et s'arc-boutaient contre le printemps. La pente s'y faisait grassouillette de verdure au mois de mai. Elle se prélassait au soleil jusqu'à ce que juillet fit son entrée, chargé de pluie et de grisaille. Elle changeait peu à peu de couleur quand l'automne approchait, passant du vert au rouge et or, et puis au brun. Seuls les sapins sombres, éternellement verts, et les pins florissants sauvaient la face. Nous vivions l'un des derniers jours d'octobre et la montagne s'appêtait à prendre ses quartiers d'hiver. C'était un jour gris dans l'attente de la neige, avec, comme seul fait notable, le perpétuel va-et-vient du funiculaire du Fløi. Monter, descendre – monter, descendre. Et pour moi, c'était du déjà-vu.

Je bâillai, je recomptai les factures pour m'assurer qu'aucune n'avait fugué depuis la dernière fois. Électricité, loyer, assurance, un emprunt bancaire de mille couronnes à rembourser, la traite



d'une vieille dette, la facture d'un magasin de meubles de bureau.  
Il n'en manquait aucune.

C'est alors que le téléphone sonna.

Je le fixai, effrayé, puis décrochai :

« Ici, Veum. »

Une voix mélodieuse répondit :

« Ici William Moberg, l'avocat. »

Je m'enquis :

« Le seul ? L'unique ? »

Il y eut un court silence. Puis la voix reprit :

« Pardon ? »

Le regard sur la pile de factures, je répondis :

« À votre service.

– Euh. Vous êtes Varg Veum, le détective privé ?

– C'est moi-même.

– Je... j'ai un travail pour vous. Pouvez-vous passer à mon cabinet ? »

Il m'indiqua une adresse, à dix minutes de là à pied.

« De quoi s'agit-il ?

– Je préfère ne pas en discuter au téléphone. Quand cela vous conviendrait-il ?

– N'importe quand. Je suis surmené à force de ne rien faire.

– Dans une heure ?

– Dans une heure, c'est très bien.

– Bon. On en parlera à ce moment-là.

– Difficile de faire autrement.

– Au revoir.

– Au revoir. »

Je restai assis encore un peu, mais le calme était rompu. Je me sentais nerveux. Je sortis dans la salle d'attente, m'installai sur une chaise et commençai à feuilleter un hebdomadaire. Il datait de deux ans. Je l'avais hérité du médecin et je l'avais déjà lu.

Une porte avec une vitre de verre dépoli donnait dans la salle d'attente. On y lisait, peints en belles lettres neuves, mon nom et ma profession.

Je me nomme Varg Veum\*. Pour ne pas faire fuir d'éventuels

---

\* « Varg Veum » est une formule ancienne désignant un proscrit et qui signifie : « le loup dans le sanctuaire ». (N.d.T.)

clients, je l'avais raccourci de la façon suivante :

V. VEUM

Détective privé

Provisoirement cela s'était révélé suffisant.

Après avoir lu un article passionnant sur les techniques de reproduction du bousier, je me levai, regagnai mon bureau et intimai l'ordre aux factures de rester à leur place. Je passai une veste, fermai la porte à clef, puis partis pour mon rendez-vous avec William Moberg, « l'avocat ».



William Moberg, l'avocat, avait une secrétaire. La couleur de ses cheveux faisait penser aux neiges du Kilimandjaro. Ses yeux étaient grands et bleus, sans le moindre nuage. Assise auprès d'un téléphone gris perle, elle tapait sur une machine électrique gris perle. Sa robe marron et vert la serrait de très près et avait à l'évidence précédemment fait une carrière de peau à saucisse. Je me présentai et elle me lança un regard sceptique. Elle demanda :

« Veum ? Vous avez rendez-vous ? »

Je fis oui de la tête.

L'air tout aussi sceptique, elle décrocha quand même le combiné du téléphone, le porta à son oreille, composa un numéro et dit :

« Un Monsieur... Veum. Il prétend avoir rendez-vous. »

Je regardai autour de moi. C'était une antichambre comme toutes les antichambres. Un bureau, une rangée d'armoires de classement, qui renfermaient vraisemblablement un contenu plus riche que le mien, quelques chaises, deux grands tableaux représentant des paysages, un coffre-fort qui, à en juger par sa taille, aurait pu abriter toutes les réserves d'or de la Banque de Norvège.

La secrétaire raccrocha et me fit un splendide sourire, absolument gratuit.

« Vous pouvez entrer directement, Monsieur Veum », modula-t-elle.

Je remerciai et entrai directement.

Le bureau de William Moberg était vaste et décoré avec goût : les murs brun sombre, la moquette verte, et sa table de travail, si grande que l'on aurait pu y jouer au tennis, en acajou.

William Moberg se leva et vint à ma rencontre : un petit homme vif, la cinquantaine, les cheveux presque blancs, mais fournis autour des oreilles et dans le cou, ce qui, associé à sa courte frange, lui donnait un air juvénile. Le visage large et viril, il se tenait droit comme un vieux gymnaste. Il empoigna ma main et lui imprima un certain nombre de fois un mouvement de pompe.

Ses vêtements m'en disaient plus long sur son compte en

banque qu'un mois de recherches minutieuses. Il portait un costume gris avec un léger reflet vert mousse coupé avec la précision d'un spécialiste de la chirurgie du cerveau. Sur sa chemise vert pâle s'étalait une large cravate vert et bleu où étincelait une épingle d'or.

« Asseyez-vous, Veum », dit-il.

Je disparus dans le fauteuil qu'il m'avait désigné, lui-même reprit sa place derrière son bureau. Le fauteuil était confortable et, une fois assis, nous nous regardâmes sans rien dire. Il s'éclaircit la gorge.

« Dites-moi, ne vous ai-je pas déjà rencontré, Veum ? »

J'acquiesçai.

« Quand j'étais à la Protection de l'Enfance. J'ai témoigné dans différentes affaires de drogue. Vous assuriez la défense dans quelques-unes. »

Il opina, visiblement satisfait de lui-même.

« Oui, c'est exact. Je m'en souviens à présent. Veum, oui, c'est cela. Oui, j'ai eu de la chance... dans certaines de ces affaires. Mais vous avez donc changé de... branche ?

– Pas tout à fait. Mais je me suis appuyé un peu trop lourdement sur un dealer. Ça lui a valu trois mois à l'hôpital. La commission de la Protection de l'Enfance a estimé que je n'étais pas assez mûr pour ce métier et m'a mis à la porte.

– Je comprends. Mais ce... cette profession... vous en vivez vraiment ?

– Ce sont les clients qui décident. Jusqu'à présent je m'en suis sorti. Vous n' imaginez pas combien de gens ont besoin de l'assistance d'un homme familier des méthodes policières. J'ai travaillé un bon nombre de fois en étroite collaboration aussi bien avec la brigade des stupéfiants que la brigade criminelle. Je suis déjà allé cinq fois à Copenhague récupérer de jeunes fugueurs. C'est un problème semblable qui vous préoccupe ?

– Non, pas vraiment. » Il toussota. « Mon problème, c'est aussi un enfant, mais un peu plus âgé. Ma femme. »

Il se tut, prit un cadre avec une photographie qui se trouvait sur son bureau, l'examina un instant comme s'il voulait lui demander conseil avant de se pencher pour me le tendre.

Je regardai la photographie. Vous parlez d'un panorama ! Un jour, quand je serai très vieux et que je n'aurai plus rien

d'autre à faire qu'attendre la mort à l'hospice, je voudrais une fenêtre s'ouvrant sur un panorama comme elle, avec de jolis traits réguliers et de longs cheveux séparés par le milieu. Sur la photographie en noir et blanc, sa chevelure paraissait brune ou peut-être rousse. Ou elle était beaucoup plus jeune que son mari ou alors la photographie était vieille.

Je pariai sur la première solution.

Moberg déclara :

« Elle me trompe.

– Et vous voulez que... »

Il acquiesça.

« Filez-la. Trouvez qui elle... rencontre. Je veux en avoir le cœur net.

– Vous voulez divorcer ? »

Il opina en silence.

Je me levai, allai jusqu'au bureau et lui rendis la photo.

« Merci de me l'avoir prêtée. Au revoir. »

Je me dirigeai vers la porte.

« Qu'est-ce que cela signifie ? Attendez, Veum, attendez ! »

Le fauteuil frota contre le bord du bureau quand il se leva.

Je me retournai. Il vint rapidement à moi.

« Si c'est une question d'argent... »

Il me fit comprendre que, dans ce cas, cela ne posait pas de problème.

« Je ne suis pas riche, Moberg. J'ai un tas de factures impayées, un solde créditeur de 230 øre et un compte-épargne d'à peu près 500 couronnes. Mais je ne m'occupe pas des affaires de divorce.

– Et pourquoi, si ce n'est pas indiscret ?

– C'est trop répugnant. »

Son visage vira lentement au rouge.

« Trop répugnant ? Qu'y a-t-il de trop répugnant pour quelque chose d'aussi minable qu'un détective privé ? C'est bien de cela que vous vivez, fouiner dans la vie privée des autres. Et ce n'est pas dégoûtant, peut-être, ce qu'elle fait, elle, hein ? »

Il m'avait pris par les revers de ma veste. Je saisis ses poignets et dégageai ses mains.

« Je n'ai pas beaucoup de principes, mais ceux que j'ai, je m'y tiens. Ce qu'un homme ou une femme mariés font de leur temps libre, à mon sens, c'est leur affaire. Selon mon expérience, dans

la plupart des histoires d'infidélité, la faute est plutôt du côté de celui qui est trompé que de celui qui trompe. Quelle différence d'âge y a-t-il entre votre femme et vous ? »

Il ouvrit la bouche pour reprendre son souffle. Il commença à dire quelque chose mais s'interrompit. Puis il pinça les lèvres et peu à peu redevint blanc. Je le vis reprendre le contrôle de lui-même. En tant qu'avocat à la cour, c'était un vieil acteur. Il arriva même à produire quelque chose qui était censé être un sourire. Il me dit :

« Je regrette de vous avoir fait perdre votre temps si précieux. C'est tout. Au revoir. »

Il désigna la porte de la tête et était déjà en train de regagner son bureau.

« Au revoir », dis-je en sortant.

La secrétaire était toujours assise à la même place. Elle m'offrit encore un de ses fameux sourires. Je posai mes mains à plat sur le bureau.

« Vous arrive-t-il de dîner avec des inconnus ? »

Pour une raison ou une autre, elle rougit :

« Non.

– C'est bien ce que je craignais », fis-je en me redressant.

Je lui donnai un bref aperçu de mes dents, la saluai et partis. N'invitez jamais une fille à dîner fin octobre. Attendez avril.

Je retournai à mon bureau. Rien n'avait changé. La salle d'attente était vide.

Quelques jours passèrent sans laisser de traces. Un nouveau mois avait commencé. De nouvelles factures s'étaient ajoutées à la pile gauche de mon bureau. Ma trésorerie était passée de 2,30 couronnes à 12,50 couronnes, mais cette augmentation de ma fortune n'était qu'apparente. En fait, mon compte-épargne était passé de 503,75 à 353,75 couronnes. Le plancher était un rien plus sale, quant au temps de l'autre côté de la vitre, il était aussi gris et triste qu'auparavant.

Je m'employais à compter les ongles de ma main droite, lorsque se produisit subitement un total bouleversement de ma vie : un client. Ou du moins : quelqu'un ouvrit la porte du couloir qui donnait dans la salle d'attente.

Depuis la porte entrebâillée, je regardai avec curiosité. Rien ne se passa. Tout était aussi silencieux. Je me rassurai, mes oreilles m'avaient sûrement trompé. Ou bien l'un des patients du dentiste d'à côté, mû par un désir inconscient, s'était trompé de porte. Je me disposais peu à peu à enlever mes pieds du bureau pour aller vérifier à tout hasard, lorsque l'on toussota discrètement dans la salle d'attente. Un de ces toussotements modestes que les gens font pour attirer l'attention sur leur présence. J'allai à la porte et l'ouvris en grand.

Un homme était assis sur une chaise. Il avait en main un des vieux hebdomadaires qu'il feuilletait distraitement. Lorsqu'il m'aperçut, il s'interrompit, se leva et s'approcha de moi avec fébrilité. Il parlait bas, sa voix était presque un murmure :

« Ve-Veum ? » demanda-t-il.

Je confirmai d'un signe de tête et il me tendit une main froide.

« Ragnar Veide. » À sa façon de prononcer les *r*, il devait venir de la côte du Møre.

D'un geste, je l'invitai à me suivre dans mon bureau, enlevai consciencieusement un peu de poussière sur le fauteuil réservé aux clients et le priai de s'asseoir. Je pris place de l'autre côté et l'étudiai avec attention. C'était donc à ça que ça ressemblait, un client !



Il était difficile de situer Ragnar Veide. Il portait des vêtements communs : manteau gris, costume marron, chemise blanche, cravate beige, chaussures marron, un insigne du Rotary à l'un de ses revers. Son visage était pâle, ses yeux bleus. Son nez était un nez : ni grand ni petit, ni laid ni beau. Ses cheveux châtain, peignés en arrière, accentuaient la hauteur du front et le début de calvitie sur les côtés. Une artère battait sur la tempe.

Les yeux donnaient une impression d'inquiétude. Ils passaient sans cesse d'un point à l'autre de mon bureau sans rien trouver d'intéressant où se fixer, et ils brillaient comme d'un éclat fiévreux.

« En quoi puis-je vous être utile ? »

Il se passa la langue sur les lèvres.

« Je vous ai trouvé dans l'annuaire. Vous étiez le seul. Je n'ai jamais... C'est la première fois que je viens voir un... détective. »

Il fit une pause comme pour voir si j'allais protester.

Mais je n'en avais pas l'intention.

« Combien... Combien coûtent vos services ? »

– Ça dépend du genre d'affaire – et de celui qui m'engage. Nous avons un tarif pour les particuliers et un autre pour les entreprises et les collectivités.

– Je comprends, dit-il en opinant du chef. Je suis un simple particulier. Et... vos tarifs ? » Il me regarda d'un air interrogateur. Je lui donnai une petite carte qui conférait à tout cela une allure plus officielle. Il prit la carte et la lut à voix haute. Il n'aurait pas dû se donner cette peine, je la connaissais par cœur. C'était ma lecture favorite.

« Tarifs fixes, lut-il, cinquante couronnes de l'heure. Quatre cents couronnes la journée. Deux mille couronnes la semaine. Cinq mille couronnes le mois. Tarif minimum : cinq cents couronnes. Frais en sus. »

Il releva la tête et me regarda. Je ne rougis pas.

« Ce n'est pas donné, releva-t-il.

– Ce n'est pas si cher que ça non plus. Pas si on a une affaire par mois et qu'il vous faut une heure pour la résoudre.

– Tous ces trucs, à l'heure, à la journée... dit-il avec un geste de la main.

– J'explique. C'est tout simple. Le tarif minimum est de cinq cents couronnes. Vous devrez les payer de toute façon. Cela correspond à dix heures de travail. Si votre affaire ne dure pas plus,

vous ne payez pas plus. Si ça prend douze heures, vous payez six cents couronnes. Si votre affaire réclame plusieurs jours, vous payez quatre cents couronnes par jour, plus cinquante couronnes par heure de dépassement. Le tarif se base sur une journée de travail de huit heures, mais de temps à autre il est nécessaire – comment dire ? – de faire des heures supplémentaires. Dans ce cas-là vous payez cinquante couronnes l'heure supplémentaire. Vous recevrez un décompte détaillé quand l'affaire aura été réglée. O.K. Plus vous m'engagez pour longtemps, plus c'est raisonnable. Cinq mille couronnes seulement pour un mois plein, c'est ce qui s'appelle une bonne affaire.

– Mais quel moyen ai-je de contrôler votre décompte de jours et d'heures ? »

Je lui jetai un regard glacial.

« Vous n'en avez pas. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Il faut que vous me fassiez confiance, ou que vous alliez en trouver un autre. Et d'autre, il n'y en a pas, du moins dans cette ville. Ce qui fait que vous n'avez pas trop le choix. »

Il eut l'air de réfléchir.

« Tout dépend de l'importance que vous accordez à l'affaire », ajoutai-je.

Il approuva lentement.

« Bah, à vrai dire, l'argent n'a pas tellement d'importance. J'arrive d'Ålesund. »

Je ne voyais pas tout à fait le rapport.

« Eh bien, si on en venait au fait ? De quoi s'agit-il ?

– Je ne sais vraiment pas comment le formuler. Il s'agit d'une... affaire de famille. Mon père, Bjarte Veide, est vieux, malade. Il... bref, il est à deux doigts de mourir. C'est le principal actionnaire d'une des plus grandes conserveries de poisson du Nord-Vestland, et il gère une... euh... une fortune qui n'est pas mince. Il a deux héritiers : moi-même et ma sœur. C'est là qu'est le problème.

– Qu'il y ait deux héritiers ?

– Eh bien, pas précisément, mais que... ma sœur... C'est ma sœur, Margrete Veide, qui est le problème. »

Il prononça le nom distinctement, en accentuant chaque syllabe, pour que je m'en imprègne bien. Ce que je fis.

« Margrete et mon père... ils se sont brouillés il y a... oui, à peu près cinq ou six ans. Père l'a mise à la porte et elle a quitté

Ålesund sans dire où elle allait. Je voulais passer une annonce, mais mon père m'a interdit de faire quoi que ce soit. "Bon débar-ras, a-t-il dit, cette traînée ne vaut pas la peine qu'on se fasse du souci pour elle." Et en tout cas il nous a défendu de prononcer son nom.

– Un père à l'ancienne mode, relevai-je, mais cependant pas si rare. Pour quelle raison se sont-ils fâchés ? »

Veide dodelina de la tête. Sa voix conservait son timbre assourdi, comme s'il avait peur que quelqu'un, depuis la pièce voisine, puisse entendre ce qu'il disait.

« La raison habituelle : les hommes. Elle revenait tard le soir. De temps en temps... elle ne rentrait pas de la nuit. »

J'approuvai. J'avais une blague sur le bout de la langue, mais un regard sur le tas de factures et la perspective de cinq cents couronnes m'incitèrent à la garder pour moi. De toute manière elle n'était pas particulièrement bonne.

« Et vous voulez que je ?... »

– Que vous la retrouviez, oui. Vous savez ce que c'est : quand on est malade... Père regrette. Il veut la revoir avant de mourir. Demander pardon. Et quand il sera mort, il nous faudra de toute façon mettre la main sur elle. À cause de l'héritage. J'escomptais... »

J'acquiesçai. Je m'imaginai très clairement ce qu'il escomptait.

« Mais vous n'avez pas une idée de l'endroit où elle a pu aller ? Vous n'en avez jamais eu de nouvelles ? Et pourquoi venez-vous me trouver à Bergen ? »

– Eh bien, parce que Bergen... est la seule piste que j'aie. Il y a deux ans, j'ai reçu subitement une carte d'elle, postée de Bergen. Elle écrivait en bref qu'elle habitait ici depuis quelques années et qu'elle allait se marier. Elle me demandait de ne rien dire à Père et d'oublier purement et simplement qu'elle existait. En se mariant, écrivait-elle, elle prendrait un autre nom, une nouvelle identité, elle aurait une toute nouvelle vie... "Adieu, je t'embrasse, Margrete", furent ses derniers mots.

– Vous avez la carte ? »

Il secoua la tête.

« Non. Je l'ai brûlée. Personne ne l'a vue. Pas même ma femme. C'était ce que désirait Margrete. »

– Et elle ne vous donnait pas d'adresse ?

– Non, aucune.

– Bon. Ça ne fait pas grand-chose à se mettre sous la dent. Quelle date portait le tampon de la poste ?

– Août, il y a deux ans.

– Et depuis, plus de nouvelles ?

– Rien. Absolument rien.

– Bon, si elle s’est mariée dans cette ville, cela ne devrait quand même pas être trop difficile de la retrouver. Mais je vous mets en garde, Veide. Cela peut prendre du temps. Et alors, ça vous coûtera de l’argent.

– L’argent n’a pas tant d’importance. Mon père n’a plus longtemps à vivre. »

L’ombre d’un sourire passa sur son long visage. Cette fois, je voyais le rapport.

« Je suppose que vous avez une photo de votre sœur ?

– Oui, j’en ai apporté quelques-unes. »

Il tira de sa poche intérieure une enveloppe brune et me la donna.

« Elles datent d’il y a quelques années, mais je présume qu’elle n’a pas dû beaucoup changer.

– Quel âge a-t-elle ?

– Elle a... euh... vingt-huit ans.

– Et quand est-elle partie ?

– À vingt, vingt-deux ans. »

J’ouvris l’enveloppe et extirpai quatre photos d’amateur en noir et blanc. Je les posai les unes à côté des autres sur le bureau et les regardai. Puis mon regard se porta à nouveau sur Veide. Je l’examinai. Il passa une main sur le haut de son front et ses cheveux raides. Il me regardait avec nervosité. Je lui dis :

« C’est une blague ou quoi ?

– Une... une blague ? Qu’est-ce que vous voulez dire ? »

Il me regardait sans comprendre. J’examinai à nouveau les photos. L’une attirait immédiatement l’attention. Elle y était à genoux sur un rocher nu. À l’arrière-plan on voyait la mer et un petit canot à moteur amarré dans une crique. Elle portait un bikini et c’était l’année où ils faisaient des économies de tissu. Elle avait le buste légèrement penché en avant et souriait au photographe. Elle ne se trouvait pas particulièrement laide. Je ne la trouvais pas particulièrement laide non plus. Les trois autres

photos sautaient moins aux yeux. Deux étaient des gros plans de son visage : de bons gros plans, naturels, où elle était jolie mais sans caractère. Sur la quatrième elle avait posé en robe longue, un petit sac à la main. Ses cheveux étaient relevés. Sans doute s'apprêtait-elle à aller à un bal ou quelque chose de ce genre. Sur ces quatre photos, elle paraissait un peu plus jeune, c'est vrai, mais elle était déjà agréable à regarder. Ce qui était drôle, c'était que quelques jours plus tôt quelqu'un m'avait déjà montré une photo d'elle : Moberg, l'avocat.